

POURQUOI LIRE ... HOMÈRE¹

Michel Déon
de l'Académie française

Quand Paule Constant m'a offert de parler d'Homère, j'ai répondu « oui » avec enthousiasme ! J'ai bien connu Homère. Il fait partie de mes années grecques. De ma terrasse donnant sur le Vieux Port de Spetsai, je l'apercevais tous les jours. Il n'était pas aveugle comme le suggère la légende. Et cela fort heureusement, car, charpentier de marine, il construisait, seul dans son atelier, ces caïques à la proue en bec d'aigle qui casse la vague si courte de la mer Egée. Rien qu'à écrire son nom, je revois son torse de taureau vêtu, hiver comme été, d'un débardeur qui découvrait ses puissants muscles, et une mystérieuse tache marron hérissée de poils follets sur le bras gauche. Madame Homère – ou plus exactement Kyria Penelopi- veillait au linge de son époux avec un soin hérité de Nausicaa. J'imagine que, le soir, elle devait prendre avec des pincettes le linge souillé et le précipiter aussitôt dans la lessiveuse. Elle veillait moins sur le pantalon d'Homère, deux tuyaux informes, arqués comme d'un vieil adjudant de cavalerie, lustrés aux genoux, maintenus sous le ventre ballonné par un noir ruban comme on en voit encore aux pirates de la mer. Et, non seulement revois-je sa silhouette, mais il me semble retrouver aussi l'odeur de son antre au fond du port : la poix, la sueur du cyprès, de sapin et de teck. Il en sortait à la tombée du soir, comme ivre, titubant sur ses courtes jambes de Grec. Dans la journée, si je m'arrêtais, Homère, sans un mot, allumait des copeaux et mettait à chauffer un *briki*, lavait avec soin deux tasses. Nous buvions le café *sketo*, sec, râpeux où flottait le marc qui encrasse la bouche et se plante dans les gencives. Heureusement le verre d'eau suivait et nous nous rincions élégamment la bouche, crachant les infâmes granulés dans l'eau vaseuse et huileuse du port.

Après quoi, nous parlions. Homère connaissait le monde entier. Vingt ans il avait navigué sans jamais mettre le pied à terre. A cause des maladies, disait-il en clignant de l'œil, et pour n'être pas tenté de poser deux cornes sur le front de Penelopi. Ainsi passaient dans son monologue des noms magiques dont se nourrissent tant de rêves : Valparaiso, La Havane, Liverpool, Shangaï, et j'en



¹ Copyright Michel Déon.

Intervention aux Journées des Écrivains du Sud, 19-20 mars 2010

oublie. Homère a été enlevé à notre affection une nuit par un souffle de ces anges miséricordieux qui nous épargnent la panique de la mort. Les pleureuses l'ont habillé : chemise blanche boutonnée au col, caban de marin, pantalon de toile bleue, ses pieds énormes chaussés de brodequins noirs achetés pour l'occasion, coiffé de sa casquette du dimanche à visière de cuir bouilli. Son cercueil ouvert a traversé le village, porté par six costauds. Mains jointes –manquaient deux doigts happés il y a fort longtemps par une scie, il avait, sur fond de satin molletonné rose, bien qu'un peu cireux, l'air très heureux d'un pacha auquel ses sujets rendent hommage. Kyria Penelopi a eu deux ou trois évanouissements pendant la procession jusqu'à l'église d'Ayios Vassili. On la remettait en marche avec des gorgées d'ouzo. La tombe est jolie, garnie de fleurs artificielles, une photo de lui en médaillon incrustée dans le marbre. Une rue d'Athènes porte son nom.

Erreur ! Pas sur le nom mais sur le personnage, assez fréquente dans ma chère Grèce où le maçon qui construit votre maison s'appelle Socrate, la fille du poissonnier Antigone, le gendarme Epaminondas. Paule Constant aurait dû me dire qu'il s'agissait du poète. Si l'œuvre d'Homère est constamment à portée de ma main, si je suis allé à Ithaque c'est bien à cause de lui, si en passant le détroit de Messine, j'ai été déçu de ne pas entendre les voix des sirènes, si je suis allé sur la plage où la tempête a jeté Ulysse, c'est pour l'œuvre qui a occupé mon esprit et mon cœur depuis ma jeunesse, et non pour la vie problématique de son auteur dont on ne sait pratiquement rien. Pour m'assurer de mon ignorance, j'ai rouvert un de ces vieux dictionnaires jaunis par le temps, aux pages fragiles, à l'encre pâlie, mais précieux pour moi par ses origines : le *Dictionnaire de Biographie et d'Histoire* de Monsieur Bachelet, agrégé d'Histoire, et Monsieur Dezobry, qui se qualifient modestement d'auteurs. Ces deux éminents ont fait appel à une « Société de littérateurs », mot qui, à l'époque en 1883, n'avait encore rien de péjoratif.

Au chapitre d'Homère, le dictionnaire fait état des connaissances et du cycle des hypothèses réunies autour de celui que Maurras appelait « les deux Homère ».

Je lis textuellement, qu'il est « ... le premier poète grec et le plus grand de tous les poètes au jugement presque universel des littératures et des critiques anciennes et modernes. »

Mais l'Histoire n'est pas un bloc de marbre, elle est pleine de contritions, et, dit le sincère Monsieur Bachelet :

« Dans les derniers siècles seulement, le scepticisme de Viso et Wolf a mis en question, l'existence même d'Homère, et, avec l'identité de sa personne, celle de ses œuvres, de façon à ne plus voir en lui que la figure ou le symbole du génie épique de l'ancienne Grèce et de sa poésie, que l'œuvre commune mais postérieurement épurée et condensée, de toute une florissante école des poètes

dans l'Ionie du X^e au VIII^e siècle avant Jésus-Christ. À dire le vrai – assure Monsieur Bachelet – on ne sait rien d'assuré quant à la naissance, la patrie et la destinée d'Homère. Il a, comme on dit, complètement échappé à l'Histoire et aux historiens. »

Dieu merci ! a-t-on envie d'ajouter. Ne serait-ce pas suffisant pour sa gloire qu'il soit un songe ? Quel auteur ne l'envierait de se voir épargner les enquêtes policières des biographes, leurs autopsies, les hypothèses les plus juteuses des critiques de la littérature dont nous nous scandalisons.

Bien sûr, sculpteurs et peintres l'ont représenté avec tendresse et admiration. Ils obéissent à leur imagination et à ce désir irrésistible qu'un poète soit aussi beau et impérieux que son œuvre. La couverture du volume de la Pléiade qui offre sinon les meilleures du moins les plus fidèles – peut-être trop fidèles – traductions de *l'Iliade* et *l'Odyssée* par Victor Flacelière et Victor Bérard – cette couverture est ornée de la photo d'un bas-relief censé être le portrait d'Homère. De profil, le nez est parfaitement grec, dans la pente du front. L'œil est blanc, grand ouvert, les cheveux bouclés couvrent les oreilles et se mêlent à une barbe en flocons qui entoure la bouche. Il est intéressant que la pilosité homérique laisse aux lèvres l'esquisse d'une moue ironique, un rien méprisante pour le portraitiste.

Comment s'en étonner ? Homère est un envoyé de Zeus. Dans son long poème épique, il a composé une histoire de l'humanité telle qu'elle est et telle qu'elle restera jusqu'à l'Apocalypse. Comme les ciels de son Proche-Orient, il marie la grâce et le tonnerre, la colère et la résignation, le pardon et la haine. Il nous dit ce que nous sommes et ce que nous ne voyons que par lui parce que les Dieux de l'Olympe l'ont voulu aveugle pour s'élever au-dessus de toutes les querelles humaines dont il est l'historien et le héraut. Sur cette cécité, j'aimerais bâtir une hypothèse.

L'Histoire veut qu'il soit né à Chios. Acceptons. Chios est une île solitaire qui n'appartient ni aux Sporades ni au Dodécanèse. Les Français la connaissent surtout par le tableau de Delacroix, le massacre par les Turcs de ses îliens, hommes, femmes et enfants. L'île est belle et futile, à quelques milles à peine de la côte d'Asie mineure, sur la route maritime de l'Hellespont. En suivant la côte vers le Nord, l'Allemand, Schliemann a remis à jour les ruines du royaume de Troie. Même dans les pires génocides des cités rasées, des campagnes brûlées, quelques heureux échappent à la mort et la ruine, à la folie vengeresse des vainqueurs. J'ai très envie de croire que les ancêtres d'Homère ont pu se sauver miraculeusement vers le Sud jusqu'à hauteur de Chios où ils trouvèrent un refuge et la paix civile. La difficulté est toujours la chronologie. En ces temps-là, elle reste vague et livrée aux suppositions : deux ou trois siècles au plus séparent le poète de ses aïeux, mais de génération en génération, quatre ou cinq peut-être, s'est conservé le souvenir de l'exode, de la funeste guerre et de ses causes.

Les exilés gardent au fond du cœur le regret de la patrie disparue. Le récit des splendeurs abandonnées, des épisodes héroïques, des occasions perdues, de la ville en flammes, des tombes violées et des grands sacrifices est pieusement entretenu le soir au coin du feu ou le jour aux champs. La fable devient l'Histoire avec un grand h. Faute d'écrits, on se raconte devant les enfants pour qu'ils partagent le fardeau du désastre et veillent à ne pas retomber dans les mêmes drames. Un petit garçon appelé Homère écoute et ne laisse rien perdre de la parole de l'ancêtre. Il en sera le chantre héroïque, le gardien lyrique et passionné, mais aussi le moraliste et le théologien. Sa mémoire est d'autant plus attentive qu'il se sait devenir aveugle un jour comme il en a été de ses ascendants mâles. La malédiction est congénitale. En attendant qu'elle le frappe aussi, il écoute avidement, apprend le monde extérieur qui viendra un jour occuper son monde intérieur, ses couleurs, son parfum, sa chaleur ou sa glace. Les réfugiés ont conservé jusqu'au goût de la cuisine souvent rappelée dans le grand poème, goût important qui retrouve les préférences des ancêtres : la chair saupoudrée de farine et grillée des bœufs et des agneaux, l'huile d'olive, l'âcre vin rouge adouci par une cuillerée de miel, les fruits qui fondent dans la bouche, jamais de poisson de ce que le petit Homère dira plus tard accusant « la mer infertile ».

Un homme – ou soyons directs – José Luis Borges, qu'à la fin d'un déjeuner chez notre éditeur commun, j'interrogeais sur la prodigieuse mémoire qu'il venait de montrer en récitant des poèmes français, espagnols ou anglais, m'a répondu :

Quand j'étais enfant, mon père a perdu la vue comme son propre père et toute une succession d'aïeux. J'ai su ce qui m'attendait vers la trentaine et je me suis dépêché de dévorer des yeux le monde et d'apprendre quelques milliers de vers qui meubleraient ma plongée dans les ombres et cultiveraient ma mémoire ... mais pas dans le silence.

Qu'Homère ait eu la même prescience n'est pas impossible. Raison de plus pour le voir, lui, d'une beauté statuaire, en chlamyde immaculée, assurant son pas à l'aide d'une canne comme on en voit aux bergers et aux pèlerins. La voix joue avec le récit, suave et douce quand il parle de la sirène qui sauve Ulysse de la noyade, la douce Ino, championne de natation. Assis en rond autour de l'aède, l'auditoire envoûté suit tous ses gestes, frémit ou pousse un soupir de soulagement, quand Ulysse voit apparaître Nausicaa, suivie de ses lingères, terrorisé quand le même Ulysse éventre, égorge, écrase les prétendants. A chaque mort, on applaudit. Homère est un orchestre à lui seul : hurlant dans la tempête, mélancolique en évoquant les plaisirs pris avec Calypso, gêné quand il aborde –mais discrètement– l'aventure sadomasochiste, avec la magicienne Circé. Les retrouvailles avec Pénélope font baisser de plusieurs tons le lyrisme.

Le bonheur conjugal se prête moins aux grands airs d'un tel ténor. L'auditoire est épuisé...

Rêvons de la scène, un bois d'oliviers, la hauteur d'une falaise face à la mer, une plage que lèche la vague, la place d'un village, devant les échafaudages d'un temple déserté par les ouvriers venus l'entendre. Le monde égéen, le monde méditerranéen est à lui. Si les descriptions qu'il en fait ne sont pas toujours exactes, la faute doit en être au bel adolescent qui le guide, prenant sa main ou prêtant son épaule ou commentant la scène. Un adolescent que ses yeux pers trahissent, le bleu taché de vert, les yeux d'Athena, la messagère, la protectrice, première apparition d'une Vierge aussi pure que secourable dans l'histoire de l'humanité. Sans elle l'Histoire avec un grand H s'arrêterait.

Elle aurait pu conférer l'Immortalité des Dieux à son protégé, mais sachant la fragilité de ce don inouï, elle a veillé, à travers les siècles, sur l'aura de son œuvre plus qu'aucune déesse. Homère n'est pas immortel comme les dieux, il est immortel comme peuvent l'être les hommes : par le chant. Une dalle ne suffirait pas à son immensité. Nous restent ses apparences dans l'imaginaire des artistes, peintres ou sculpteurs, et une œuvre qui nous parle encore de nous. Une île entière est son mausolée : Ios, glorieuse Cyclade, massif roc gris et mauve, météorite dans le bleu courroucé de la mer Egée fouettée par le vent.

J'y suis allé, bien sûr, comme à Ithaque, comme à Palaiokastritza de Corfou, pour imager le long poème à la Gloire et la Pitié des hommes. Du port d'Ios, monte un de ces chemins en lacets, taillés dans le roc – le thym, la sarriette, les asphodèles poussent dans les failles de la pierre – d'un buisson de romarin s'égaillent des cailles au cri perçant uit-uhuit – dans les airs planent les goélands aux becs sanglants, les mouettes rieuses quand ne les attaquent pas les œdicnèmes criards. Loin des industries de l'homme, le monde appartient aux oiseaux.

Bien sûr, au sommet de Ios, se dresse, comme dans presque toute île de l'Egée, une chapelle dédiée au Prophète Elie, un contemporain d'Homère, encore chéri des orthodoxes. Humble chapelle aux murs chaulés avec soin, à la croix déifiant les bourrasques, veillée par une vieille femme si desséchée que sa peau colle aux pommettes et aux mains d'araignée. Elle vend des cierges qu'on plante sur les bras d'un bougeoir, à l'abri des bourrasques. Je lui en achète deux, un pour le poète, l'autre pour le prophète de la Bible. Si leurs ombres se rencontrent la nuit, elles ont de belles choses à se dire. J'aime l'espérer. Ios est à jamais hors du monde. Homère y a composé son dernier chant : *l'Hymne à la Terre*.

La traduction est de Robert Brasillach dans son *Anthologie de la poésie grecque*, parue cinq ans après la mort que l'on sait.

Hymne à la Terre.

Je vais chanter la Terre, la mère de toute chose, la solide,
la très ancienne qui nourrit sur son sol tout ce qui existe,
Tous les êtres qui marchent sur le sol divin ou sur la mer,
Tous ceux qui se nourrissent de ta richesse ou volent dans
les airs.

Grâce à toi les hommes ont de beaux enfants et de belles
moissons,
Ô Reine, et de la vie c'est toi qui aux mortels a fait le don,
Et c'est toi qui le leur reprend. Heureux celui que tu
honores de ta bienveillance

Car il possède désormais toutes choses en abondance.
Pour lui la glèbe vivifiée est lourde de trésors,
Dans les champs les troupeaux se multiplient et sa maison
est pleine de richesses encore.

Il gouverne avec de justes lois des villes où les femmes
sont pleines de grâce,
Et la fortune innombrable, et l'or, marchent sur ses traces.
Ses fils brillent d'une jeunesse joyeuse et vigoureuse dans
sa fleur,

Et ses filles dans les rondes fleuries dansent de tout leur
cœur,

Et bondissent à travers la prairie et ses fleurs
merveilleuses.

Tel est le sort de ceux que tu honores, ô déesse
vénérable, ô divinité généreuse.

Je te salue, Mère des dieux, épouse du Ciel Etoilé.
Sois bienveillante, et pour prix de mon chant, donne moi
des jours fortunés.

Je penserai à toi dans mes autres prières.

Que peut-on ajouter ?

Michel Déon